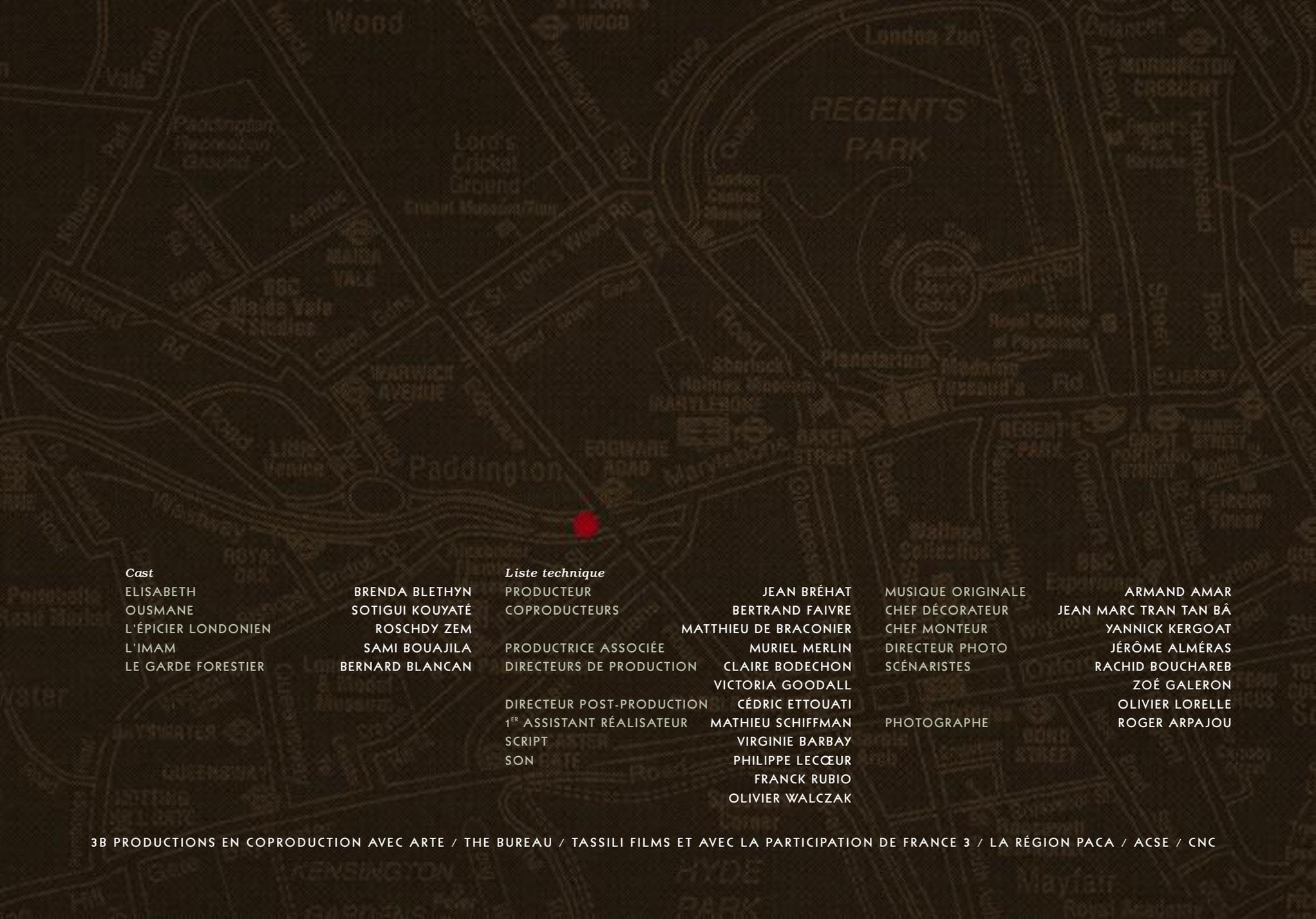


après *LITTLE SENEGAL* et *INDIGÈNES*

LONDON RIVER



SORTIE SALLES LE 23 SEPTEMBRE 2009



Cast

ELISABETH
OUSMANE
L'ÉPICIER LONDONIEN
L'IMAM
LE GARDE FORESTIER

BRENDA BLETHYN
SOTIGUI KOUYATÉ
ROSCHDY ZEM
SAMI BOUAJILA
BERNARD BLANCAN

Liste technique

PRODUCTEUR
COPRODUCTEURS

PRODUCTRICE ASSOCIÉE
DIRECTEURS DE PRODUCTION

DIRECTEUR POST-PRODUCTION
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR
SCRIPT
SON

JEAN BRÉHAT
BERTRAND FAIVRE
MATTHIEU DE BRACONIER
MURIEL MERLIN
CLAIRE BODECHON
VICTORIA GOODALL
CÉDRIC ETTOUATI
MATHIEU SCHIFFMAN
VIRGINIE BARBAY
PHILIPPE LECŒUR
FRANCK RUBIO
OLIVIER WALCZAK

MUSIQUE ORIGINALE
CHEF DÉCORATEUR
CHEF MONTEUR
DIRECTEUR PHOTO
SCÉNARISTES

PHOTOGRAPHE

ARMAND AMAR
JEAN MARC TRAN TAN BÀ
YANNICK KERGOAT
JÉRÔME ALMÉRAS
RACHID BOUCHAREB
ZOÉ GALERON
OLIVIER LORELLE
ROGER ARPAJOU



LONDON RIVER

Un film de RACHID BOUHAREB

Avec BRENDA BLETHYN & SOTIGUI KOUYATÉ

2009 - 35 MM COULEUR - FORMAT 1.85 - DTS - 88 MINUTES - VISA N°120.583

Distribution

TADRART FILMS

10, PASSAGE DES TAILLANDIERS - 75011 PARIS

TÉL. : 01 43 13 10 68 / 60

FAX : 01 43 13 10 66

mdemart@tadrart.com

Presse

FRANÇOIS HASSAN GUERRAR

ABSOLUMENT

12, RUE LAMARTINE - 75009 PARIS

TÉL. : 01 43 59 48 02

guerrar@club-internet.fr

WWW.LONDONRIVER-LEFILM.COM

(photos et dossier de presse téléchargeables)

MISSING



JANE SOMMERS
077 345 231 95

LAST SEEN
Have you SEEN
MIS
ANY INFO
Please
LAST
SE



W
S
RM
se
T
EN

Juillet 2005, un attentat terroriste frappe Londres. Ousmane vit en France, Elisabeth Sommers à Guernesey. Tous deux vont partir sur les traces de leurs enfants respectifs, étudiants à Londres, dont ils n'ont plus de nouvelles. Tout les oppose mais l'espoir de retrouver leurs enfants les rapprochera et changera à jamais leur vie.

« Magnificent »

Evening Standard

« Majestic »

VARIETY

« Exemplary »

Screen



Interview avec Rachid Bouchareb

Les questions de nationalité, de déracinement, de recherche d'identité, de communauté et des liens familiaux sont toujours au cœur de vos films. Qu'est-ce qui vous a profondément motivé pour réaliser LONDON RIVER ?

Je dirais que tous mes films tournent autour des rencontres entre des gens différents, issus de pays et de mondes différents. Ce thème est toujours au cœur de mes films parce que les personnages sont toujours en voyage. Et cette tendance s'applique au-delà des personnages à l'écran, elle s'étend aux acteurs mêmes. Je trouve fascinant le concept de la rencontre entre Sotigui Kouyaté, acteur africain, et Brenda Blethyn, actrice anglaise. Au-delà de leur amitié, c'est une connexion humaine entre deux personnes de nationalités, religions et univers différents. Ça permet de dépasser la rencontre cinématographique et cela donne au film un degré de vérité sur les cultures de ces deux individus.

Aviez-vous pensé dès le départ à Sotigui et à Brenda pour les rôles principaux ?

À Sotigui, oui. Après avoir tourné *LITTLE SENEGAL* ensemble, je savais que je voulais retravailler avec lui, et j'ai écrit *LONDON RIVER* avec lui en tête. Quant à Brenda, depuis que j'avais vu le film *SECRETS AND LIES* de Mike Leigh, je voulais absolument lui proposer un rôle. Quand finalement je l'ai rencontrée, elle était très prise par d'autres projets, alors j'ai dû attendre un an qu'elle soit libre. Parce que je savais que c'était eux qu'il fallait pour le film. Ils étaient le film.

Vous avez dit dans une autre interview que les sujets que vous choisissez pour vos films vous permettent de vous retrouver. Est-ce que vous vous êtes retrouvé dans LONDON RIVER ?

Dans la mesure où c'est un film sur le problème d'être musulman en Europe, alors oui, ce film me concerne

personnellement. Je vivais en France au moment des attentats sur le World Trade Center, à New York, et j'ai ressenti le contrecoup. Il était soudain plus difficile que jamais d'être un musulman en France.

Comment les attentats de Londres ont-ils été perçus en France à l'époque ?

Je dirais que c'était comparable aux attentats de Madrid. Honnêtement, il n'y avait pas beaucoup de couverture dans la presse. En fait, je n'ai pas entendu les gens parler de ces attentats comme après le 11 septembre 2001, pas avec le même sentiment d'urgence. C'était comme si, après la crise initiale, c'est-à-dire les attentats du World Trade Center, plus rien ne pourrait être aussi choquant. Rien de ce qui viendrait après ne pourrait produire le même effet.

Le sujet est en fait assez délicat...

Mon film est moins sur les attentats mêmes que sur la rencontre qu'ils engendrent entre ces deux personnages. C'est ça qui est important pour moi, que ces deux personnes qui se rencontrent soient unies par le même problème, leur désir de retrouver leurs enfants respectifs. Et l'histoire se concentre sur ces deux personnes, un homme et une femme, ayant chacune un passé très différent mais qui ont toutes les deux les mêmes peurs, les mêmes angoisses. Il fallait une crise pour les réunir, et cette crise aurait pu être autre chose comme les attentats du 11 septembre, par exemple. *LONDON RIVER* est d'abord un drame humain, sur la manière dont les gens réagissent à de tels événements, comment ils se trouvent dans un même endroit et se forment leur relation. Les événements tels que les attentats du 7 juillet divisent les gens naturellement, mais en même temps, ils les réunissent aussi. Ils ont besoin les uns des autres. Il faut que les gens s'unissent face à de telles crises. C'est une obligation.

Quel type de recherches avez-vous mené pour votre film ?

La couverture de ces événements à la télévision est déjà très complète, il n'y a pas besoin d'en rajouter. Mais ce qu'il faut, c'est donner un visage humain à ces drames. Bien que le film contienne des images d'archives des événements et des vraies victimes, je n'ai pas fait beaucoup de recherches

sur l'impact des attentats sur ceux qui les ont vécus – interviews avec des familles touchées, etc. En revanche, je voulais prendre ces deux acteurs, vivre avec eux, voir comment ils allaient aborder leurs personnages et quelle relation se développerait entre eux : leur rencontre. C'est ça qui donne au film son universalité. Si j'avais fait ce film avec des acteurs chinois, indiens, arabes ou avec des acteurs venant d'ailleurs en Europe, ça aurait été pareil, toujours centré sur les mêmes peurs, soucis, drames...

Je ne voulais pas rester collé aux faits historiques et aux témoignages – ces choses apparaissent dans le film, sur les écrans de télévision que l'on voit. Mais pour l'histoire, je voulais aller plus loin, chercher quelque chose de plus profond.

Comment avez-vous abordé l'écriture du scénario ?

J'avais écrit l'histoire du film avant de commencer le tournage, mais une fois que l'on a commencé, il y avait de l'improvisation. Les scènes existaient déjà mais il fallait remplir les détails. Alors quand le personnage de Brenda arrive pour la première fois devant la boucherie dans l'immeuble où habite sa fille, par exemple, ou quand elle rencontre Ousmane, sa réaction dans ces scènes n'était pas écrite, ses gestes étaient complètement spontanés.

Il y avait d'autres improvisations entre les deux personnages principaux, des scènes qui n'étaient pas écrites à l'avance. Par exemple, quand on les voit en train de partager une pomme, ou quand ils se séparent pour la dernière fois. Je n'aurais pas pu écrire la gestuelle de cette embrassade qu'ils partagent, quand il se tient fort et droit comme un arbre alors qu'elle s'agrippe à lui. Pareil, je n'aurais pas pu écrire la scène où le personnage de Sotigui chante pour consoler Brenda – ça venait entièrement de lui. Il ressentait le besoin de chanter, alors il l'a fait. Pour moi, cette méthode de travail a produit des moments parmi les plus bouleversants du film.

Il y a un très beau contraste physique entre les deux acteurs...

C'est exact. C'est pourquoi j'avais besoin de ces deux acteurs et personne d'autre. C'est un élément très important du film. En fait, on pourrait même dire que c'est le film.

Le film a un aspect presque documentaire, ce qui est tout le contraire du look très soigné d'INDIGÈNES...

Après la précision qu'INDIGÈNES a exigée, je voulais une liberté absolument totale pour ce film. Je voulais oublier complètement les esthétiques cinématographiques et mettre de côté toutes discussions techniques. Tout ce qui m'importait, c'était les personnages. Nous avions un quartier de Londres, deux acteurs, quinze jours, et nous travaillions au jour le jour. Il y avait peu de lumière, une équipe très réduite. En travaillant comme ça, j'étais débarrassé de l'obligation de passer beaucoup de temps à préparer des scènes, à répéter, à penser aux prises de vue.

C'était très rafraîchissant de travailler de cette façon, avec très peu de préparation ou de préambule. En fait, la semaine avant de commencer le tournage, j'étais à Cannes pour participer au jury pour le Festival, et de là j'ai pris un avion directement pour Londres pour commencer le film. Je n'ai pas passé des semaines à penser au film à l'avance ; je suis arrivé avec la tête claire. De ce fait, le tournage, et je pense aussi le film, étaient beaucoup plus spontanés et plus intimes.

Est-ce qu'il y avait des influences cinématographiques spécifiques sur le film ?

Ce qui était génial sur ce film, c'est que je pouvais m'éloigner des autres films ; il n'y avait pas d'influences, pas de contraintes, pas d'obligations. C'était important parce que, comme j'ai dit, je voulais être libre, je voulais que les acteurs soient libres, et je voulais que le film soit libre. Alors je n'avais pas de « concept » en tête avant de commencer le tournage. C'est pour ça que c'était si important que j'arrive sur le tournage dans cet état très serein. Et je pense que le film est meilleur grâce à ça. Je crois que le cinéma doit vous faire ressentir des émotions. Toujours. INDIGÈNES l'a fait – lors des projections à travers le pays, j'ai vu des spectateurs pleurer pendant qu'ils regardaient le film. Et c'est important de générer des sentiments forts. J'aime le mélodrame. J'aime AUTANT EN EMPORTE LE VENT ; PARIS, TEXAS ; LE PONT DE LA RIVIÈRE RIVIÈRE KWAI. Des films de ce genre dégagent une chaleur humaine, ils ont la capacité de tirer des larmes à leurs audiences. Et ça, c'est une chose à laquelle j'aspire.



Quel est le rôle de la foi dans le film ? Les deux premières scènes montrent les personnages en train de prier, mais à part cela, la religion semble étrangement absente du film.

Tout simplement, les deux personnages vivent, chacun de son côté, très à l'aise dans leur foi. Parce que l'on peut avoir la foi, vivre avec et être une bonne personne. C'est aussi simple que cela. Beaucoup de gens ont leurs croyances. Cela fait partie de leur identité, ce qui ne veut pas forcément dire que cela les définit. La politique, la foi, la nationalité, ce n'est pas pareil. C'est pourquoi il y a le personnage du policier qui dit à Ousmane que lui aussi, il est musulman. C'est pour dire que tous les musulmans ne sont pas des Arabes : il y a des musulmans en Chine, en Russie, en Europe de l'Est. Il y a des Européens qui sont musulmans. En France, à Londres. C'est ça que je voulais montrer.

Ce qui ressort, c'est la difficulté constante à communiquer, même entre proches. Les deux personnages principaux connaissent peu de choses de la vie de leurs propres enfants.

Le grand problème de nos jours est le manque de communication. On le voit dans des relations politiques internationales. Où est le dialogue ? Où est la compréhension ? Les gens ne se parlent plus et le monde n'y arrive pas non plus. On le constate tous les jours aux infos. C'est rare de voir des gens assis autour d'une table pendant plusieurs jours pour se parler de leurs problèmes. Non. Au lieu de ça, on voit des gens armés, en guerre. Ce problème commence au niveau des relations personnelles, et la solution devrait commencer là aussi.

On peut dire que le film est résumé dans la phrase de Brenda : « Nos vies ne sont pas si différentes ».

C'est vrai. Nos vies ne sont pas si différentes parce que nous ne sommes pas si différents, peu importe le coin de la planète où l'on habite. Dans nos pensées, nos sentiments, nos peurs, nos joies, nos espoirs et nos soucis, elles ne sont vraiment pas si différentes. Elles sont pareilles.

Il y a une forte juxtaposition entre le rural et l'urbain.

Je voulais montrer la façon dont les deux personnages vivent en quelque sorte en dehors du monde, et en montrer la fugacité. Elle vit sur son île, il vit dans la forêt, mais on ne peut continuer comme ça. On ne peut rester complètement isolé.

Pourtant, les deux personnages retournent dans leurs milieux ruraux. Qu'est-ce que l'on peut tirer de la fin ambiguë du film ?

C'est entièrement au spectateur de décider ce qui peut se passer après. La vie continue. La ferme, la forêt : c'est là qu'ils habitent, qu'ils travaillent, bref, c'est leurs vies. Qu'est-ce qu'ils auraient pu faire d'autre que rentrer ? Je pense que le spectateur peut tirer ses propres conclusions de cette fin, en se mettant à la place de chaque personnage.

Interview avec Sotigui Kouyaté

Qu'est-ce qui, dans le scénario de Rachid, vous a convaincu de faire le film ?

Le thème du film ne concerne pas seulement l'Afrique mais la société entière. C'est-à-dire qu'il parle de la crise de communication et du problème d'identité. C'est particulièrement pertinent pour l'Afrique. Je crois que tout Africain a un devoir envers l'Afrique puisque chaque Africain porte l'Afrique en lui. Mais l'Afrique est terriblement méconnue, tant par les autres que par elle-même. Le mot « Afrique » en soi semble tellement réducteur, étant donné la diversité de nations et de peuples. L'Afrique s'étend sur 30 millions de kilomètres carrés – c'est la taille de l'Europe, des États-Unis, de la Chine et de l'Argentine réunis ! Ça n'a pas de sens d'en parler comme d'une entité unique, c'est autrement plus compliqué que ça. Une des choses intéressantes dans le film de Rachid est qu'il montre un Africain plus âgé, qui voyage à l'étranger pour découvrir comment vivent d'autres Africains à l'étranger, ce qui les motive. Il y a beaucoup de films qui montrent des Afro-américains qui rentrent au « vieux continent » pour découvrir leurs racines, mais ce film montre l'inverse. C'est la première fois que je vois ça dans un film.

Mais comme je suis Africain, et que je le serai toujours, ce qui m'importe le plus est l'humanité. Dans toute histoire, si l'être humain n'est pas au cœur, alors ça ne m'intéresse pas. LONDON RIVER parle des problèmes que la vie pose à l'Homme. C'est sur fond des attentats du 7 juillet 2005, et il parle aussi de l'Islam, mais ces sujets ne sont pas le cœur. Le film veut plutôt montrer les difficultés qu'ont les gens pour s'accepter les uns les autres, la peur qu'ils ressentent. C'est un film sur notre façon de réagir aux choses, et c'est ça qui m'intéresse. Il nous apprend que quand vous rencontrez l'autre, il ne faut pas avoir peur de le regarder droit dans les yeux parce que si vous êtes assez courageux pour le faire, vous allez finir par y voir vous-même plus clair.

Vous aviez déjà travaillé avec Rachid sur LITTLE SENEGAL. Est-ce que vous étiez content de le retrouver pour LONDON RIVER ?

Il y a un proverbe Africain qui dit : « Ramenez-moi à hier », ce qui laisse entendre, bien sûr, qu'hier était quelque chose de bien. Ma première expérience de travail avec Rachid était exactement ça. Nous avons tellement de choses en commun, en termes d'histoire et de l'humanité. Il y a peu de gens qui ont la même ouverture d'esprit que Rachid, le même respect pour les autres. Quand on travaillait sur LITTLE SENEGAL, il me demandait de lire le scénario et de dire ce que j'en pensais, si j'avais des critiques à faire – c'est très rare chez un réalisateur. Mais encore plus extraordinaire, c'est qu'après, il a adapté le scénario pour prendre en compte mon avis. Une telle considération crée une ambiance très positive dès le départ.

Alors quand, après LITTLE SENEGAL, Rachid m'a dit qu'il voulait de nouveau travailler avec moi, je ne désirais rien plus que ça au plus profond de mon âme. On a mis du temps – huit ans – mais bien sûr, quand il m'a proposé LONDON RIVER, j'ai tout de suite dit oui. Dès l'instant que nous avons commencé de tourner à Londres, j'ai réalisé que je n'avais jamais connu une telle harmonie sur un tournage ; il n'y avait pas de bagarres ou de désaccords du tout. Nous avons eu nos petites difficultés – il faisait mauvais temps, certains habitants du quartier n'étaient pas contents que l'on filme – mais toute l'équipe, du saute-ruisseau jusqu'aux producteurs, s'entendaient tellement bien, c'était une vraie *love story*. Et pour le tournage en France, j'avais le même sentiment. C'est ça, le génie de Rachid ; il est capable de créer une grande complicité sur le plateau, comme j'en ai rarement vu !





On peut dire que c'était comme si l'on faisait partie d'une grande famille. Et c'est à cause de ça que le film se faisait presque tout seul. Il s'enfantait lui-même – mais grâce à Rachid.

Tout comme vos personnages, vous et Brenda venez de mondes très différents. C'était comment de travailler ensemble ?

Après avoir dit oui pour faire le film, Rachid m'a montré ce film dans lequel Brenda joue, SECRETS AND LIES, et nous sommes tout de suite tombés d'accord que c'était elle qui devait jouer le rôle de l'Anglaise. Cependant, on n'a pas pu trouver un créneau où Brenda et moi étions disponibles en même temps pour tourner. On s'est rencontrés pour la première fois quand j'étais à l'hôpital, et Brenda, qui était de passage à Paris, a passé le nez par la porte de ma chambre pour me voir, littéralement pour deux minutes. Je ne parlais pas anglais, et elle très peu le français. Mais au moins on s'est rencontrés, et nous savions que nous pourrions bien travailler ensemble. Alors Rachid continuait d'attendre. Il sait ce qu'il veut – comment choisir ses histoires, qui il faut prendre pour un rôle – et il sait attendre pour y arriver. C'est toujours un travail d'amour pour Rachid. Il est très doux, mais aussi très déterminé.

Finalement on a trouvé le bon moment, et une fois que nous avons commencé à filmer, grâce à Rachid les différences dans nos origines – non seulement entre moi et Brenda, mais entre toute l'équipe – importaient peu. Sans considération de race, de nationalité ou autre, nous étions tous ensemble dans l'aventure pour la durée d'un film. Et dans cette ambiance, j'avais le sentiment que Brenda et moi nous connaissions depuis des années. Nous étions comme des partenaires. En Afrique, on dit : « Ce qui rend beau un bouquet, c'est la variété de couleurs ». C'est dans la différence que l'on trouve l'harmonie.

Vous utilisez votre passé de musicien et de griot pour le rôle, notamment pour la chanson qui console la mère de Jane au moment du départ...

Tout le long du tournage, Rachid nous a laissé la liberté d'improviser. Il demandait constamment nos suggestions, alors le travail s'ouvrait à nous. Il fallait avoir beaucoup d'intensité pour cette scène, où les deux personnages se disent adieu. Dans le scénario, c'était écrit que je dirais à Brenda d'être courageuse, et que je lui souhaiterais d'être

heureuse avant de se quitter. Puis on a eu l'idée d'une chanson. Mais le problème était que dans un tel moment, chanter aurait pu être en quelque sorte réducteur, banal, qui n'aurait rien ajouté à la scène. En fin de compte, on a simplement décidé de laisser le moment arriver, et la chanson que vous entendez dans le film est ce qui m'est venu en tête. C'est une chanson très, très ancienne, que ma mère (qui était une des grandes chanteuses Maliennes) me chantait à moi enfant, et qu'elle continua à me chanter jusqu'à sa mort. Les paroles se traduisent plus au moins ainsi :

« Dans la vie, personne ne connaît son destin. La vie est comme ça. Tu peux dire que je n'ai jamais eu ça, mais ça ne veut pas dire que tu ne l'auras jamais. Personne ne sait ce que réserve l'avenir. Alors tu dois vivre chaque moment, chaque instant. »

Cela veut dire, personne ne sait où l'on va finir. Moi, je vais peut-être mourir dans la forêt ; ou peut-être dans la ville. Prenez le cas de Pascal Terry, le motard français tué dans le Paris-Dakar cette année. Les organisateurs avaient déplacé le raid en Argentine parce que l'on considérait l'ancien tracé trop dangereux, mais il est mort quand même. C'est la même chose avec le personnage de mon fils dans le film. Alors c'est cette chanson qui m'est venue, celle que j'ai chantée. Je ne voulais pas jouer quand je chantais – j'avais besoin de le sentir. Il ne fallait pas que ce soit quelque chose d'intellectuel. Si je fais un film, ce n'est pas pour devenir riche – évidemment ! – mais parce que je l'adore. Rachid comprend ça.

Interview avec Brenda Blethyn

Comment avez-vous rejoint le projet ? Qu'est-ce qui vous a attiré dans le scénario dans un premier temps ?

En fait, quand Rachid a demandé à me rencontrer à Londres, je ne savais même pas qui il était ! Mais je souhaitais le rencontrer quand même et il était tout à fait inspirant : à la fois dans son attitude, son comportement... Et, bien sûr, le fait qu'il aimait mon travail était un avantage ! Puis, j'ai vu *INDIGÈNES*, et je l'ai trouvé formidable. Mais je n'étais pas sûre que les dates allaient convenir – si je me souviens bien, à ce moment, le scénario n'était pas encore terminé, juste l'histoire. L'autre considération était qu'à l'époque, les attentats étaient toujours très frais dans les mémoires. Ça l'est toujours, mais à ce moment-là, encore plus. Pourtant, le film ne concerne pas ces attentats. L'histoire se passe en même temps, c'est là que leurs chemins se croisent. Dans mon personnage, j'ai trouvé intéressant l'ignorance de la foi musulmane ; je pense que la plupart de gens sont effectivement ignorants de la foi des autres. Quoique, ce n'est pas vraiment le sujet du film non plus. Je pensais simplement à deux personnes, deux cultures complètement différentes, deux fois complètement différentes, qui se rencontrent et trouvent un terrain d'entente ; c'est une histoire intéressante. Et je savais que ça serait un bon film avec Rachid comme réalisateur. Donc, Rachid m'a dit qu'il allait m'attendre, ce qui a duré presque un an en fin de compte.

Et puis, bien sûr, il fallait travailler en français, ce qui représentait un nouveau défi pour moi....

Comment avez-vous ressenti le fait de jouer dans une autre langue ?

Je parlais très peu le français avant d'accepter ce film – un petit peu, mais pas assez. Avant le tournage, je travaillais à Manchester, alors je suis allée à une école française pour prendre des cours. Malheureusement, comme pour n'importe quelle compétence, on le perd si on ne le pratique pas. Mais j'ai assez appris pour pouvoir improviser pendant le tournage. Ce que je devais faire, c'est anticiper ce qui pourrait arriver, afin que si une scène allait dans ce sens-là, je puisse improviser.

Et bien sûr, j'étais entourée de Français qui parlaient tous le français. Toute l'équipe parlait français, toutes les instructions étaient en français...

Ça a dû être difficile...

On s'en sortait. Parfois c'était difficile, mais les gens m'ont aidée. De temps en temps, il fallait vite chercher un traducteur. En tout cas, ce n'était pas nécessaire d'avoir un français parfait – après tout, c'est une anglophone, mais qui parle français. Le personnage habite sur Guernesey, où beaucoup de gens sont bilingues. Je ne pense pas qu'elle soit née là-bas mais ça fait des années qu'elle y habite.

Sous beaucoup d'aspects, votre personnage se trouve dans un pays étranger – un pays dans lequel elle se sent tout aussi étrangère que le père d'Ali, sinon plus.

En fait, c'est un pays étranger pour les deux. Ils viennent tous les deux d'une vie où ils travaillent avec la terre, dans la nature. Guernesey est un endroit très paisible : quand on vit dans un monde bien ordonné, chercher quelqu'un dans la frénésie en plein Londres, ça doit être un cauchemar. En plus, elle est très réservée. Par exemple, quand elle rencontre le boucher dans la ruelle, elle ne sait pas comment s'y prendre – ce n'est pas le genre de personne avec qui elle a affaire d'habitude. C'est seulement quand il l'explique que c'est lui le propriétaire qu'elle baisse ses défenses. Après, elle peut le situer.

Elle dit à son frère au téléphone : « Ca grouille de musulmans ». Je me méfiais de cette phrase, qui était improvisée, mais elle pensait comme ça. Tout d'un coup, elle se trouve plongée dans ce monde étrange. Venant de l'extérieur dans cette communauté, ce doit être ainsi pour les blancs, toucher au plus près l'expérience de l'exclusion que ressentent les noirs. Il suffit de regarder comment la police est devenue plus sympathique dès qu'elle a dit qu'elle a une photo de sa fille avec un musulman noir !

Elle est certainement très insulaire ; est-elle raciste ?

Pas raciste, mais certainement ignorante. Elle est conservatrice. Cela dit, dans la culture de Sotigui, il y a aussi des préjugés. Même aujourd'hui, je crois que les femmes sont toujours en quelque sorte des citoyens de deuxième classe. Par exemple, dans cette culture, c'est mal vu pour une femme de fumer devant un homme. Quand mon personnage allume une

cigarette devant lui – et elle ne fume même pas ! – on voit que c'est quelque chose qui le met mal à l'aise.

Mais on pourrait se dire qu'il faut un événement de cette proportion pour nous pousser à penser à ces choses-là. Sans ces terribles attentats, elle serait toujours chez elle, à s'occuper de ses ânes. Elle n'aurait pas eu une pensée pour d'autres façons de vivre ; la sienne va très bien, merci beaucoup. Elle était parfaitement heureuse avec ses préjugés dont elle n'était même pas consciente ! Et puis il se passe ce qui se passe, et elle commence à tout remettre en question. Où est-elle – où est sa fille ? Jusqu'au moment où les auteurs des attentats sont arrêtés, elle doit continuer à penser qu'elle a été enlevée, peut-être prise en otage contre une rançon. Et en même temps, elle pensait sans doute que c'était absurde de penser cela, que sa fille avait probablement trop peur de l'appeler parce qu'elle savait la réaction qu'elle aurait si elle appelait en disant : « Maman, j'ai rencontré un mec, il est noir, on va se marier à la mosquée... »

Ce qui est drôle, c'est qu'en fin de compte, elle est relativement à l'aise avec cette idée. Elle arrive au stade où elle peut laisser un message à sa fille en proposant d'acheter un nouveau chapeau pour le mariage. Finalement, elle accepte, parce qu'il n'y a rien d'aussi affreux que de perdre sa fille. Il n'y a rien de si grave qui puisse l'empêcher d'appeler sa mère ; elles peuvent tout résoudre.

Tout comme vos personnages, vous et Sotigui venez de milieux différents. C'était comment de travailler ensemble ?

C'était une expérience tout à fait réjouissante ! J'avais beaucoup de chance de travailler avec Sotigui. Il est tout simplement magnifique, et j'espère qu'un peu de sa magie s'est collée à moi. Il a une vraie force intérieure. On avait de longues conversations, tous les deux, avec du mal à se comprendre, et finalement on y arrivait. Avec un peu de *pidgin* anglais, un peu de *pidgin* malien et un peu de *pidgin* français de ma part, on passait des heures à discuter.

Toute la famille était vraiment géniale. On travaillait dans l'East End de Londres, il faisait un temps épouvantable, mais tout le monde était merveilleux. Et puis nous sommes allés en France pour tourner les intérieurs et les scènes à Guernesey, et c'était encore mieux ! Parfois vous tombez sur un projet qui a vraiment tout : surtout les gens que vous voulez rencontrer, que vous admirez et avec qui vous avez envie de partager l'aventure. Et je suis contente d'avoir fait ce voyage parce que j'y ai appris quelque chose.



Production

3B PRODUCTIONS

10, PASSAGE DES TAILLANDIERS

75011 PARIS

TÉL. : 01 43 13 10 60

contact@3b-productions.com

Distribution France

TADRART FILMS

10, PASSAGE DES TAILLANDIERS

75011 PARIS

TÉL. : 01 43 13 10 68

mdemart@tadrart.com

Presse

FRANÇOIS HASSAN GUERRAR

ABSOLUMENT

12, RUE LAMARTINE

75009 PARIS

TÉL. : 01 43 59 48 02

guerrar@club-internet.fr

Ventes Internationales

ELLE DRIVER

TÉL. : 01 56 43 48 70

adeline@elledriver.eu

eva@elledriver.eu



arte



CNC



elle
DRIVER